l'empereur Manuel. Et parmi les conseillers latins dont il s'entourait volontiers, au milieu de ses soldats recrutés en Occident, dans sa cour toute pleine de fêtes et de plaisirs latins, Manuel Comnène semblait vraiment un souverain du pays des Francs. Les chroniqueurs latins de Syrie, qui n'ont point pour le louer d'expressions assez enthousiastes, ont bien reconnu en lui un des leurs : et voici un joli trait, et bien chevaleresque, qui montre tout ce que ce basileus byzantin avait appris au contact du monde occidental. Pendant ce même voyage de Syrie, le roi Baudouin de Jérusalem, dans une partie de chasse, emballa son cheval et, désarçonné, se démit le bras. On vit alors — et il faut songer, pour apprécier ceci, à tout ce dont l'étiquette entourait les moindres actes de l'empereur égal de Dieu — Manuel descendre de cheval, s'agenouiller près du roi latin, et comme il avait certaines connaissances de chirurgie, lui poser lui-même le premier appareil; et tant que le roi fut malade, chaque jour, de ses propres mains, l'empereur refit le pansement, à la stupeur des courtisans qui ne pouvaient croire à une telle dérogation au cérémonial.

On pourrait citer bien d'autres usages d'Occident qui s'introduisirent pareillement dans les habitudes, et jusque dans les mœurs judiciaires de Byzance. Dans ce pays où, depuis tant de siècles, les tribunaux ne jugeaient que d'après la loi écrite et n'admettaient que la procédure testimoniale, on voit au XIII^e siècle le duel judiciaire servir, comme chez les Latins, à prouver ou à repousser une accusation, et l'épreuve du feu proposée aux accusés pour se justifier d'un crime public ou privé. C'est au jugement de Dieu, non au code Justinien, qu'un mari jaloux fait appel